

Bulletin météorologique.

Washington, 6 janvier.—Indications pour la Louisiane et le Mississippi.—Temps beau; vent variable.

SALLE DE LA RUE BOURBON

Les Réveillonneurs

—DE LA—

Douzième Nuit.

TABLEAUX ET BAL.

Ce pauvre théâtre français de la rue Bourbon, si triste, si désert, cette année, a enfin rouvert ses portes, hier soir, pour la première fois, et il le doit aux Réveillonneurs de la Douzième Nuit.—Joyeuse société qui a sa fête de la nuit de l'Épiphanie, de la Fête des Rois ou des Mages, une seconde nuit de Noël, plus brillante peut-être, plus pompeuse que la première, et cela se conçoit. Les premiers adorateurs du Christ n'étaient que de pauvres gens, d'obscurs bergers. Les grands, les riches, les puissants de la terre ne sont venus que plus tard, douze jours après, et c'est en leur mémoire qu'à été instituée cette fête qui a pris presque tous les caractères de celle de Noël.

Donc, nous avons eu, hier soir, au théâtre de la rue Bourbon, une grande fête, un bal brillant donné par les Réveillonneurs de la 12e Nuit.

La société s'était mise en frais, à cette occasion; les invités ont pu s'en donner à cœur-joie et assister à plus d'un brillant tableau. Toute la salle avait été transformée.

La fête étant consacrée à la musique, ce sont les musiciens de tous les temps et de toutes les nations, principalement les anciens bardes et les ménestrels d'autan, qui en étaient les héros. Comme bien vous le pensez, les instruments de l'antiquité et du moyen âge fourmillaient. Seulement ils se contentèrent de paraître dans leur origine beauté et ils eurent la sagesse de laisser les exécutions aux orchestres et aux instruments modernes.

Voici du reste, le sujet principal de la fête d'hier soir.

'MINSTRELS OF OLD'

Les Musiciens de l'Anten Temps.

A un moment donné, alors que la salle était comble, du parterre au cintre, le rideau s'est levé et a découvert une toile où se trouvaient inscrits les titres que nous venons de donner. Au centre, une lyre et un tambourin gigantesques. Il faut avoir de bons doigts et une fameuse poigne pour jouer de ces deux instruments là. Autour, se lisait l'inscriptions suivantes en grandes lettres formées par des guirlandes de fleurs—car les fleurs abondent parmi nous, même en janvier, et nous n'avons pas besoin de serres chaudes pour les engager à s'épanouir. Voici cette inscription:

'Twelfth Night Revelers'.

L'annonce était alléchante; la curiosité vivement excitée; elle n'a pas été longtemps mise à l'épreuve.

A 9 heures précises, le rideau se leva de nouveau, et vous avez deviné vous un salon brillant et animé.

Au centre, trône l'immense ga-

teau des Rois; mais il se tient un instant caché derrière une grande Lyre.

Autour du trône—nous voulons dire du gâteau—se tiennent debout douze musiciens—quatre Français, placés au centre; quatre bardes à gauche, quatre Persans à droite, etc., portant leurs instruments. La scène est fort jolie et le coup d'œil charmant.

L'orchestre exécute une marche, pendant laquelle la Lyre disparaît pour faire place au gâteau. Bientôt, un troisième rideau descend du fond de la scène, représentant une gloire. Tout le fond du théâtre est enveloppé d'un nuage.

Entrée solennelle des masques. Cette fois, chaque nation porte son costume particulier et forme un groupe composé de quatre personnes. Là paraissent Français, Hongrois, Persans, Italiens, Grecs, Turcs, Maures, Scandinaves, Écossais, Russes, Chinois, Espagnols, Bardes, Indiens et Assyriens—nous en passons, et des meilleurs.

Aux Persans et aux Français est réservé l'honneur d'aller chercher la Reine et les demoiselles d'honneur de l'an dernier, 1897: ils les conduisent près de la cour de 1898. L'ancienne Reine, de l'an dernier, Mlle Lydia Winship étant en deuil, est remplacée par Mlle Birdie Hayward, reine de 1896. Les demoiselles d'honneur de 1897 étaient Mlle Amélie Bohn, Marguerite West et Edith Buckner.

Le banquet est servi par l'officier de bouche. Le gâteau est découpé et distribué à tout hasard. Pas de préférence. Gloire à celle qui met la main sur la bienheureuse fête—une fête d'or, et il vous plait et à celles qui en étoient les trois fèves d'argent et qui deviennent, à leur tour, demoiselles d'honneur.

Voici les noms de celles que le sort a favorisées: Reine, Mlle Julia Palfrey. Demoiselles d'honneur—Mlle Kattie Eustis, Isabel Hardie, Kate Rainey.

Pas si aveugle qu'on le croit, le sort; il a quelquefois de bons yeux et un excellent goût. L'orchestre exécute une contredanse et le bal commence.

De fort jolis souvenirs ont été distribués par les masques. Ils consistaient en une broche—une lyre grecque, or et bleu émaille. Un détail qui nous a frappés et qui mérite d'être relevé: tous les costumes extrêmement variés, portés par les personnes masquées, étaient d'un goût excellent, d'une parfaite correction et—ce qui fait honneur à nos costumiers—tous dessinés, taillés et confectionnés à la Nouvelle-Orléans.

Nous terminons en donnant les noms des danseurs qui ont donné tant d'animation et d'élégance à cette fête:

- Miles H Augustin, Nettie Bookner, Albee Bookner, C T Bookner, Mame Jos Bayle, Mlle Bettie, Mame W A Brandt, Miles E Bookner, A Bohn, M Bookner, C Bonilmer, M Borr, E Baker, Bworth, Sargent, E Spencer, E Conner, Cammery, M Dagan, M Dugan, L DeBay, C DeBay, C Desommes, C Desir, L Denis, L DeBoys, Mame W D, Deogre, Miles Kattie Dennis, L Bellard, J Ballard, M Bell, E Cooker, H Coker, C Chaffin, L Chaffin, H C Oyle, L C Alborno, L Fairchild, R Griffin, V Grant, N Grant, N Glenn, Miles Garcia, Mame W W Gordon, Miles C Elliott, O Ellis, N Ferguson, L Ferrier, F Formo, E Formo, J Formo, C Formo, E Formo, M Forrestal, L Forrier, L Logan, M Logan, Edith Labrosse, V Logan, O Lange, B Maynard, I Hardie, A Harris, J Hornor, L Higbee, W Kearny, S Helwegge, M Jaubert, E Koch, Mame E Lyons, Mame E Lyby, M Lyman, E Lyons, M Lane, E Nichols, L Nertox, C Payne, J Palfrey, L Lanzaux, L Logan, Maomuro, B Merrick, A Moore, K Montgomery, Mame W J Montgomery, L McMillan, C Merrick, M Matthews, C Matthews, Mame H Moore, E Miles, Mame J H Murray, A L Mayes, E E Sule, Mlle N Parb, Mame H C Pinst, M Pele, S Stator Norman, Miles E Thobard, E Thobard, M Thobard, M Thobard, L Thobard, O Richardson, Mame W L Redpath, Miles K Rayser, A Richardson, M Soble, E Sinoat, L Soble, A Soria, May Schwartz, M Saunders, A C Stone, N Book, E Thobard, W Tait, Mame Alice Tappan, W H Thompson, Miles M West, S Whit-burt, E Woots, E West, L Woots, May Van Boothgessen, H Pierson.

OUVERTURE

DE

CERCUEILS.

Nous avons relaté, ces jours-ci, l'ouverture des cercueils de Voltaire et de Rousseau, déposés au Panthéon depuis la Révolution.

Une question ayant été posée, au Sénat à M. Rambaud, qui a autorisé cette fantaisie macabre, il nous est permis d'y revenir et d'en dégager quelques réflexions.

Et d'abord, quand on ouvre des cercueils, fussent-ils historiques, il serait décent de ne pas permettre à cent cinquante personnes d'y venir fourrer le nez, comme cela s'est fait, au milieu des quolibets et des plaisanteries les plus déplacées.

L'exhumation des restes de Voltaire et de Rousseau a servi de prétexte à une représentation du p us mauvais goût, cela n'est contesté par personne, et des détails malpropres ont été publiés.

On a vu que ces restes, contrairement aux haineuses assertions des historiens révolutionnaires et des ennemis de la Restauration, ont été retrouvés à leur place, ce qui détruit la légende dont Victor Hugo s'est fait crédulement le propagateur et d'après laquelle les cendres de Rousseau et de Voltaire auraient été jetées au vent, à la rentrée des Bourbons.

Eh bien, non; la Restauration, qui a commis tant de fautes, n'a pas commis celle-là. Elle a respecté les tombeaux de deux hommes qui, eux, n'ont rien respecté.

La stupide calomnie est réduite à néant; et l'on a pu reconnaître à ses lignes très fines, le crane de Voltaire, son menton en galoché et son rictus d'implacable railleur.

H. Hamel a tenu, nouvel Hamlet, ce crâne exigü dans ses mains sénatoriales; et il aurait pu lui redire l'apostrophe de Musset:

Dois-je contempler, et ton hideux sourire Voltairien encore sur tes os décharnés!

La pauvre Alphonse Daudet avait écrit, un jour, que cette question était «une des plus fortes de la siècle». S'il n'était mort trop tôt, c'est lui qui dormirait content!

Le cerneil de Rousseau, lui aussi, gardait fidèlement son hôte. Un peu «recroûté», la tête penchée à droite et les bras croisés, Jean-Jacques n'a fait qu'un somme depuis 1778. Et, devant ces débris, certains ont évoqué la page exquisite des Confessions de Rousseau racontant une matinale chevauchée, au temps de son adolescence, avec Miles de Graffenried et Galley; son émotion quand de ces bras dont volait le frère squelette, il entourait, pour ne pas tomber du cheval qui les portait tous deux, la taille d'une de ses compagnes; une fraîche et chaste idylle, comme une goutte de rosée au milieu du livre où s'étaient, dans leur orgueil cynique, les vilénies et les vices de celui qui écrivit la préface de 93...

Chose singulière, pour démontrer que la Restauration n'avait pas profané ces tombes, le gouvernement de M. Méline n'a pas hésité à les profaner lui-même, faisant preuve, en cela, d'une loquacité égale à celle des détracteurs de la Restauration, fils ou petit-fils des terroristes, et qui criaient un sacrilège, alors qu'eux-mêmes ne trouvaient rien à redire à la violation des tombes royales de Saint-Denis.

Dix siècles d'histoire nationale jetés au vent, les cendres dispersées et souillées, de ces Rois et de ces Reines dont les noms

jalonent le passé de notre race, et qui furent le courage, la beauté, la piété, la gloire; Henri IV, que la destruction avait épargné, souffleté dans son cercueil par un carmagnot!

Ca, ce n'est pas un sacrilège! Mais ne touchez pas à Jean-Jacques le Genevois, ne touchez pas à Voltaire, au «dieu» Voltaire, courtisan de la Pompadour et courtisan du roi de Prusse, qu'il fût baissé, de ses victoires sur les Français, sur les «Welches», comme il appelait avec mépris ses compatriotes dans des lettres honteuses.

A ce Voltaire qui, le lendemain de Rosbach, adressait à Frédéric de Prusse, le vainqueur des Français, une pièce de vers horriblement plats, où il dépeignait sa verge sarcastique contre le peuple français «léger» et «volage» et, ajoutait-il:

Annal vaillant au pillage Que lâche dans les os amas.

Les lettres infâmes dans lesquelles Voltaire a renié sa qualité de Français aux pieds de son maître Frédéric de Prusse, ne sont pas des lettres fabriquées ou falsifiées, comme celle qu'on prête à M. Estherazy; elles ne sortent pas de la serviette de Joseph Reinach; elles sont au dossier de l'histoire.

Cela n'empêche pas Voltaire d'avoir de nombreuses statues, et cela n'a pas empêché non plus le Sénat de lui voter, à la suite de la question de M. de Blois, un sarcophage d'honneur.

Rousseau également aura le sien. On leur doit bien cette compensation, pour avoir permis à M. Hamel et à ses invités trop peu discrets de jouer aux osselets avec leur squelette sacré!

Mais dorénavant, la république fera mieux de laisser les morts en paix.

L'observatoire de Greenwich

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit...

Tel est le vers que s'approprie à prendre pour devise l'infortuné Observatoire de Greenwich.

Vous admettez bien que ce qu'il peut arriver de plus ennuyeux à un observatoire, c'est de ne plus pouvoir observer! Eh bien, c'est le cas de l'établissement qui nous occupe.

Le brouillard anglais interposé entre les astres et les lunettes est un très mauvais conducteur des rayons lumineux; il se vit là-bas à ce point que, en hiver, un jour sur deux le soleil et les étoiles sont cachés; en automne, un jour sur quatre; au printemps, un jour sur huit; en été, un jour sur seize.

De 1877 à 1896, parait-il, il n'y a eu que huit journées où le soleil ait brillé pendant quatorze ou quinze heures.

Oh! les bonnes manilles que l'on doit faire tous les couples. Le général Billot, ministre de la guerre, a reçu l'autre matin de S. Exc. le général Wannowsky, ministre de la guerre de Russie, le télégramme suivant, en réponse aux vœux qu'il l'avait prié de transmettre à S. M. l'Empereur Nicolas II, à l'occasion de sa fête:

Petersbourg, 21 décembre. Ayant soumis à Sa Majesté les vœux que l'Armée française et Votre Excellence forment à l'occasion de la fête de l'Empereur, Sa Majesté m'a chargé de vous transmettre ses remerciements bien sincères et de rappeler, une fois de plus, à la vaillante armée française sa vive sympathie.

Je suis heureux, général, de vous faire part de ce désir de mon auguste souverain.

Général aide de camp: WANNOWSKY.

Le Pectora-Gros d'Asper gâché les Rhumes, la toux, et le Conjonctiv; c'est un expectorant anodin sans pareil.

LIVROGNERIE EN ECOSSE.

Un journal londonien rapporte que la commission royale des lois sur les spiritueux a repris son enquête ces jours derniers, dans une des salles de la Chambre des Lords, et a entendu le colonel Mac Hardy, président des commissaires des prisons d'Écosse.

Le colonel a déclaré que les condamnations à la prison étaient considérablement plus nombreuses en Écosse qu'en Angleterre.

D'après lui, cette disproportion—le nombre des emprisonnements en Écosse dépassant de plus de deux tiers celui des emprisonnements en Angleterre—est due à l'ivrognerie, et à l'ivrognerie seulement. Dans une seule année le colonel a trouvé, affirme-t-il, que sur 58,000 condamnations (en Écosse), 38,000 avaient été prononcées pour délits imputables à des excès de boisson.

A COUPS DE DOLLARS.

Le «Correspondant» raconte une amusante histoire de lutte à coups de dollars entre deux célèbres milliardaires américains, MM. Jay Gould et Vanderbilt, à l'époque où ils n'étaient encore que simples millionnaires.

Cela se passait au temps de la concurrence entre les deux compagnies de chemins de fer, dans lesquelles leur nombre d'actions leur donnait à chacun, respectivement, la prépondérance: l'«Erie» et le «New-York Central».

A cette époque, le bétail était amené de Buffalo à New-York à raison de 125 dollars par wagon. Vanderbilt, roi du «New-York Central», abaissa le prix du wagon à 100 dollars. Tout aussitôt, Jay Gould, roi de l'«Erie», le réduisit à 75. Vanderbilt riposta par une réduction à 50; l'«Erie» le mit à 25, puis encore, plus bas; enfin Vanderbilt mit le wagon à 1 dollar.

C'en était fait de l'«Erie»; la malheureuse Compagnie ne transportait plus une tête de bétail, tandis que la «New-York» refusait presque des chargements. Et Vanderbilt attendait que Jay Gould jouât sa dernière carte... quand il s'aperçut que lui-même était joué.

Gould, en effet, avait compris qu'il ne pouvait plus lutter à coups de tarif. Mais il avait fait mieux. Il avait fait d'un coup tout le bétail de l'Ouest et l'avait dirigé de Buffalo sur New-York, non point sur ses propres lignes, mais sur celles de Vanderbilt, et au tarif exorbitant de son marché; imaginez par ce dernier. De sorte qu'il regagnait au centuple, comme marchand de bétail, ce qu'il avait perdu comme actionnaire de chemins de fer. Vanderbilt faillit en faire une maladie.

La Salsaparille d'Asper arrête les décharges de gouttes des catarrhes urinaires, et guérit la maladie.

L'INDUSTRIE DES TAPIS AU JAPON.

Le consul anglais à Hogo a signalé dans un récent rapport les progrès extraordinaires de l'industrie des tapis au Japon. C'est à Sakai, ville de 50,000 habitants, située dans la banlieue d'Osaka, qu'est le siège de cette industrie. Elle emploie environ 10,000 personnes, notamment des enfants et adolescents des deux sexes de sept à seize ans.

Ces tapis sont surtout faits de jutes, et leurs dessins sont une imitation de ceux de Perse et de Turquie; les vieux modèles japonais à fleurs sont peu reproduits. Ces tapis sont vendus 25 à 30 centimes le pied carré, et 1,500 yards carrés sont journellement produits.

La matière employée est principalement le jute et on l'importe surtout de Calcutta, mais la fabrication de tapis de laine commence aussi à être entreprise. Le consul anglais signale de grands progrès dans la teinture des fils employés.

ŒUVRE PIE.

Peur la nature et l'homme, ainsi j'arfois la vie A ses jours de soleil et ses jours de bonheur.

Aujourd'hui, laissez-nous vous entretenir d'une œuvre touchante, d'une œuvre dont il ne nous faudra pas vous beaucoup dire pour que vous vous y intéressiez: la sainte mission acceptée par quelques dames de la paroisse de la cathédrale St-Louis, d'aller à la découverte d'infortunes cachées, d'apporter ici des paroles de réconfort, d'encouragement aux vaincus de la vie; d'alléger des misères, d'allumer des foyers éteints, d'apaiser la faim.

C'est à cette époque surtout où notre ville quitta sa chrysalide, où dans nos rues s'entend le tirtement des grolots, où les mieux lotis se livrent à la griaerie des fêtes qui se donnent partout, qu'il convient de se recueillir un peu et de songer que sous bien des toits se dénouent les plus sombres drames de la vie.

Mais la bonne et prévoyante Providence a désigné des dames, celles dont nous parlons plus haut, pour entourer d'une douce sollicitude les victimes de ces drames, les miséreux.

«Société des dames auxiliaires de Saint-Vincent de Paul», telle est l'appellation de cette vaillante petite phalange à la tête de laquelle marche Mme L. Bernos, une chrétienne celle-là, dans toute l'acceptation du mot, et qui aujourd'hui vient faire appel à la générosité du public en faveur des pauvres de notre paroisse.

Si souveraine est la notion du devoir chez ces pieuses femmes, que leur personnalité semble y disparaître. Leur soif de faire le bien leur fait engager les luttes les plus épuisantes; c'est le cantique anstère et doux cependant, éternellement repris des dévouements; n'attendant aucune récompense, n'attendant aucune reconnaissance, si ce n'est celle que donne une conscience tranquille, sereine, heureuse de pouvoir s'interroger sans crainte.

Samaritaines toujours sur la brèche, toujours militantes, elles vont au-devant des malheureux, des déshérités de la fortune; elles les recrutent sur le chemin dissolvant du découragement pour les relever, et de leurs conseils, de leurs exemples, arment l'enfance contre les dangers de cette vie où il se trouverait peut-être un jour sans l'appui d'un père, d'une mère, sans ressources et en face des terribles problèmes matériels de ce monde.

Repondez donc, empressés, et nombreux, vous qui avez le lendemain assuré, à l'appel de Mme Bernos et de ses collaboratrices. Soyez à sa fête de demain et laissez-y quelques gros sous. Ce souvenir du bienfait accompli vous sera un jour une force, un refuge, car le culte du bien a encore ses autels sur cette terre.

Dans les salons de Mme Bernos il y aura demain une matinee d'enfants et le soir une musicale où se feront entendre Mme D. C. Melien, Miles Julia Wogan, Gilbert, Anita Castellanos, M. de Fontayne; des exécutions sur violon par Mlle Parra et M. Gallier Capdevielle avec accompagnement sur piano par Mlle L.D. Goodrich; chansons et danses par Mlle Elina Bailey; récitation par Miles Marie Kaufman, Marie Bernos et MM. Ernest Bailly, Hy. Boudro et Francis Nicotra.

Ce programme, n'est-il pas alléchant? ne promet-il pas au dilettante une heure ou deux d'exquise jouissance?

Et mieux encore! ne vaudrait-il pas à tous ceux qui se seront associés à Mme Bernos dans son œuvre pie, la consolation d'avoir fait filtrer un rayon dans bien des cours ou la nuit profonde s'est faite? d'avoir mis un sourire sur bien des lèvres que les tristesses de la vie ont trop longtemps scellées?

La matière employée est principalement le jute et on l'importe surtout de Calcutta, mais la fabrication de tapis de laine commence aussi à être entreprise. Le consul anglais signale de grands progrès dans la teinture des fils employés.

La plus grande machine à papier du monde.

Une revue américaine signale comme devant être la plus grande machine à fabriquer le papier

existant dans le monde entier, celle que construit, en ce moment, «Rumford Falls Paper Company». Cette machine donnera du papier de 3 m. 75 de largeur (la plus grande largeur qui ait jamais été fabriquée) à la vitesse de 152 mètres à la minute. Elle donnera 33 tonnes de ce papier par 24 heures, et l'on estime qu'il ne faudra pas moins de quarante à cinquante hommes pour la servir.

LE CHIEN TIM.

A l'exposition du «Ladies Kennel Club» de Londres on peut voir en ce moment un brave chien du nom de Tim, qui s'est fait depuis de longues années remarquer par sa philanthropie.

Bien connu des habitués de la ligne du Great Western Railway, Tim se promène sur les quais de la station de Paddington avec une boîte en forme de tirelire attachée sur la tête et fixée à son collier.

Ainsi harnaché, l'intelligent animal va se poster devant chaque personne qui débouche sur la plate forme et solliciter son obole. Les sommes recueillies par lui sont destinées aux veuves et aux orphelins des employés de la compagnie.

Depuis cinq ans, Tim a recueilli pour ses protégés environ huit mille francs, sou à sou.

THEATRES.

Académie de Musique.

La pièce «A Stranger in New York» dont le succès ne fait qu'augmenter, chaque soir, à l'Académie de Musique, va succéder une comédie fort originale «A man of Ideas» ou si l'on veut: l'homme à projets. On connaît la valeur de M. Roland Reed un véritable artiste populaire, ici, et qui attirera la foule.

On dit que la comédie est pleine d'esprit et de finesse. Nous souhaitons à M. Roland Reed tout le succès qu'il mérite.

Grand Opera House

Après la semaine si joyeuse de «When London Sleeps», voici venir celle de «Pard'head», dont on connaît parfaitement, ici, l'auteur; nous voulons parler de Mark Twain, le fameux fantaisiste américain.

Découpez en scènes, ce roman à obtenu de vifs succès, dans les différentes villes du Nord et de l'Ouest. Le rôle principal a été joué, dans le début, par Frank Mayo, qui avait de la réputation, mais dont le débit était triste. Il est remplacé, avec avantage, dit-on, par Theo. Hamilton, dont les journaux de Washington et du Nord font le plus grand éloge.

Théâtre St-Charles.

Tout en accueillant avec grâce et empressement la foule qui se précipite dans sa salle pour faire un succès à «Père Prodiges», l'Administration du St-Charles nous promet un spectacle extrêmement attrayant et original. La troupe allemande des Lilliputiens fait ses débuts, dimanche soir, dans la curieuse pièce intitulée: «Fair in Middletown».

Seulement, au lieu d'être débité en allemand, le sera en anglais—ce qui a doublé son succès dans les principales villes du nord et de l'Est. Ajoutez à cela de ravissants ballets. En voilà plus qu'il ne faut pour attirer et retenir le public au St-Charles pendant une semaine et même d'avantage.

NOT DE LA FIN.

M. X... très-courroucé, somme son valet de chambre. —Joseph, je suis fort mécontent de vous, voici un invitation à dîner que vous vous me remettez deux jours trop tard.

—Je ne savais pas, monsieur; quand vous recevez des lettres fermées, je ne peux pas lire ce qu'il y a dedans!

daît en haut des falaises et il était tout triste de mon départ.

«Le voilà aussi placé dans la même maison.

«Il est garçon de magasin et un peu dépaycé comme vous pensez, mais il s'habitue vite.

«En somme ne soyez pas inquiet de nous.

«Les demoiselles qui travaillent avec moi ne disent que nous avons eu une vraie chance.

«Et je le crois.

«Si vous avez des nouvelles de M. Pierre de Kerdaniel, vous m'en donnez, n'est-ce pas?

«Pauvre garçon!

«S'il allait mourir!

«Donnez-m'en aussi de ma mère.

«Vous êtes obligeant, père Kergoz.

«Si vous saviez comme je vous s'urai gré de vos complaisances, comme je vous aimerai!

«Quand vous n'aurez plus d'argent, faites-le moi savoir, je vous en enverrai.

une minute ni cette bonne madame Kerdaniel sur la tombe de laquelle je voudrais aller prier.

«Mais c'est impossible.

SUZANNE.

«Écrivez-moi, chez madame Caroline Ramel, rue de la Paix, à Paris (Seine), ou chez moi, rue Saint-Honoré, 324.

Le vieillard achevait sa lecture, lorsqu'un grand homme sec à la moustache épaisse et longue, le visage osseux, une énorme canne sous le bras, sanglé dans une longue redingote qui lui donnait un air militaire, déboucha sur la place de Landeven, si on peut appeler ainsi un espace caillouteux compris entre une demi-douzaine de cabanes pareilles à des porcheries ou à des étables.

Il s'orienta en se tournant de tous côtés, et apercevant le débitant à la porte de sa maison, sous son enseigne qui se balançait au souffle de la brise, il se dirigea vers lui.

Le père Kergoz n'est pas confiant.

Il ramassa prudemment sa lettre dans la poche de sa veste, se fourra un chique de tabac dans la bec, et attendit.

Le Gascon s'approchait, et tout en opérant chacun leur manœuvre, les deux hommes se toisaient avant de s'aborder.

L'impression du père Kergoz n'était pas bonne.

La tournure de Buscuret, son

visage aux traits hertés, coupé de sa grande épousache charbonnée, ses yeux sournois, marquaient mal.

«Qu'est-ce qu'il venait faire à Landeven, ce particulier là, dans une saison où il n'y passe pas un chat.

Le policier ne tarda pas à se trouver devant le débit du bonhomme qui fut tout étonné d'entendre une voix joyeuse lui demander:

—Ca va comme vous voulez, père Kergoz?

Le Breton ne répondit pas d'abord.

Il examina l'étranger de plus près et après un quart de minute d'observation, il demanda:

—Vous me connaissez?

—Parfaitement.

—C'est que je ne vous ai jamais vu, moi!

—Si bien; mais vous ne me remettez pas, voilà tout...

—C'est donc que ça m'a mémoire...

—Vous ne vous rappelez pas ma visite, il y a longtemps, par exemple?...

—Combien?

—Pas loin de quinze ans...

deven... fit-il en insistant... Nous avons causé... Tenez, il y avait même, dans votre village, une femme qui s'appelait Yvonne...

—Possible, fit le père Kergoz en machonnant sa chique, il y a beaucoup d'Yvonne chez nous et d'Yves aussi et de Jean-Marie et d'autres...

Buscuret mit les points sur les i.

—Yvonne Tréguen, dit-il.

—Ah! oui.

—Je vous remets sur la voie, hein?

Le père Kergoz déclara: —Pas du tout.